

Bulletin de liaison janvier 2025

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

Bulletin de Janvier

Le mot est un peu vieillot il est vrai, pourtant il n'y a pas si longtemps, on parlait encore du « bulletin d'information » à la radio aujourd'hui remplacé par l'expéditif : « les infos », c'est plus bref mais c'est peut-être moins complet aussi. Le mot pourtant a encore de beaux jours devant lui et on le retrouve dans le « bulletin météo » bien que là aussi on dise de manière plus expéditive : « la météo », mais enfin ce qui fait sérieux, c'est le bulletin, et pas le sourire du présentateur de la présentatrice. Par ailleurs, on sait bien qu'il arrive un âge où après avoir attendu avec anxiété « le bulletin de notes » il faut bien mettre un « bulletin de vote » dans l'urne et vérifier chaque mois que le « bulletin de salaire » qu'on nous délivre est bien conforme à ce que nous en attendions, pour autant que nous soyons encore salariés, - ce qui n'est guère le cas de la plupart de nos Académiciens on s'en doute.

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 3 Voeux
- 4 Conversations académiques
- 6 Chroniques historiques du Béarn d'ici et d'aujourd'hui
- 15 Vie de l'académie
- 20 Chroniques et opinions
- 30 Prochaines rencontres et événements

Voilà pourquoi notre bulletin a encore son utilité pour désigner les choses. Et en ce qui nous concerne, il est bel et bien la forme écrite de ce que sont nos communications courantes qui se transforment par la magie du « tri sélectif » en revue académique après passage au pressoir, au laminoir qui tente de faire de tous ces aspects divers et variés de nos opinions, quelque chose de cohérent qui suit une ligne et qui parfois donne à penser.

C'est pourquoi chers amis, notre bulletin suscite encore un certain intérêt, puisque mois après mois, et même lorsqu'il faut s'extraire de la vapeur des fêtes de fin d'année, on arrive malgré tout à trouver suffisamment de rédacteurs pour fournir leur copie qui, par le miracle de l'édition, forme un tout qui nous ressemble et nous rassemble.

Mais nos confrères sont à l'affut et leur culture historique ne les a pas fait manquer un épisode capital de notre histoire récente. Deux d'entre eux y reviennent avec opportunité. L'excellent Jean Marziou avec sa chronique historique qui prolonge en quelque sorte et actualise le livre du centenaire, et Éric Gildard sous un angle plus humoristique, sensible au « **Je** de mots ».

On en jugera une fois de plus avec ce premier bulletin de l'année qui balaye les dernières conversations, académiques de l'année passée, qui annonce les prochaines, qui invite à fêter les rois et à parcourir les opinions mêlées de confrères et consœurs, lesquels traitent de sujets pour lesquelles ils ont une dilection particulière : un peu de fantaisie, des souvenirs anciens, des lectures récentes, des observations politiques ou historiques toujours d'actualité, une méditation sur le monde qui va, et puis la poésie, celle de nos poètes qui savent si bien dire les saisons et décliner l'éphéméride.

Il n'en faut pas davantage pour remplir une chronique et même un éditorial, si tant est que le mot n'est pas trop important pour désigner la chose, enfin, chacun jugera.

MB

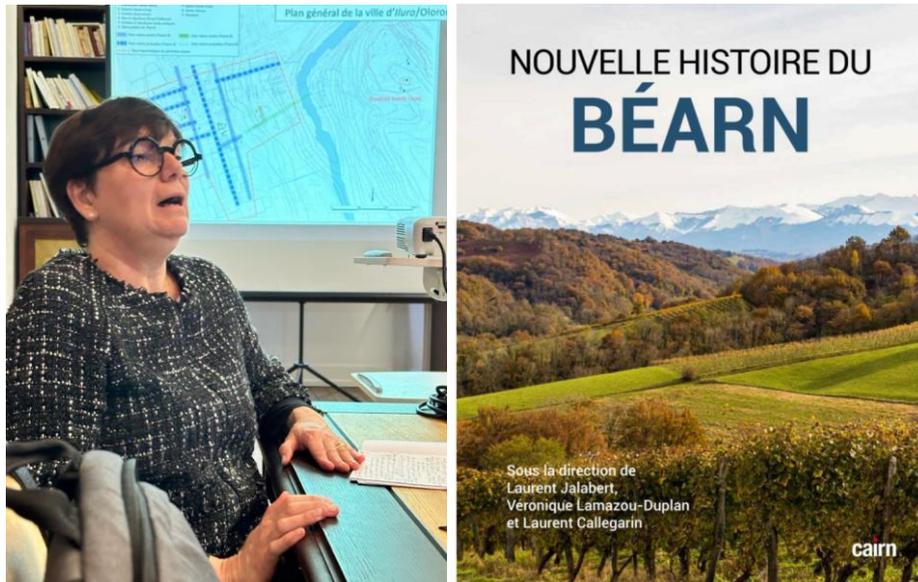
VŒUX

Je ne manquerais pas non plus à la tradition des vœux et je profiterais de ce bulletin pour le faire afin de vous convier tous à venir partager la galette des Rois le 14 Janvier à 17h30 (après notre conversation académique de 16h) mais au Rez-de-Chaussée du Cercle Anglais cette fois.

Que 2025 soit pour l'Académie et ses membres l'occasion de prolonger son rayonnement acquis par l'année du centenaire en pérennisant le meilleur de ses initiatives, et que le plus grand nombre d'entre vous s'associe à cet effort qui nous porte plus avant et nous donne le sentiment d'être utiles au Béarn dont nous sommes l'émanation. Voilà mon vœu pour la nouvelle année.

CONVERSATIONS ACADEMIQUES

Nouvelle Histoire du Béarn.



Madame Véronique Lamazou-Duplan en conversation académique

Madame Lamazou-Duplan est venue présenter son livre à l'Académie.

Cette nouvelle histoire du Béarn, des origines à nos jours, s'inscrit dans la tradition d'histoire régionale largement renouvelée par les acquis récents d'une recherche désormais plus disciplinaire, entre histoire Béarnaise ou histoire vue depuis le Béarn, et connexion de cette histoire avec d'autres ensemble à travers le temps, le tout adossé à des sources et à une démarche scientifique. L'équipe, réunie, ici, d'historiens et archéologues Béarnais de naissance ou de résidence, a eu à cœur de rendre accessible l'essentiel de ses connaissances en corrigeant les images d'Épinal et en portant des éclairages nouveaux voire inédit à la question.

Une riche illustration augmente la lecture, de même des encarts qui font le point sur un sujet où décrivent des phénomènes de longue durée. Ces spécialistes ont ainsi pu contribuer à une connaissance renouvelée de l'histoire du Béarn et donner des clés de compréhension de la longue, histoire d'un territoire qui offre des conditions de vie si diverses aux hommes qui ont vécu dans ces lieux.

La jeunesse de Mauriac de et par Philippe Dazet-Brun



Conversation avec Philippe Dazet-Brun (J.Arriau et H.Charpentier)

Romancier, poète, dramaturge, François Mauriac, couronné par le prix Nobel de littérature, 1952 est l'un des grands écrivains du XXe siècle. Journaliste, il fut également un acteur de la vie intellectuelle et politique du moment où le monde connut deux conflits généralisés, l'instauration des totalitarismes et la décolonisation, au moment aussi où la France traversant à quatre régimes, l'occupation et les bouleversements liés à l'établissement de la société de consommation. Catholique, il prit part aux débats de l'église, tout en cherchant le dialogue avec ceux qui ne partageaient pas sa foi. Homme de conviction, souvent au rebours de son milieu, Mauriac fut donc une figure marquante du siècle dernier, une voix qui conserve encore une portée dans la nôtre.

Dans un exposé d'une grande maîtrise formelle, et la chaleur d'une communication qui est celle du pédagogue aguerri, Philippe Dazet-Brun nous fit voyager à la fois dans l'époque de Mauriac et dans les méandres d'une jeunesse qui ne correspond pas forcément à l'image de l'homme révélé par ses blocs-notes et ses engagements politiques qu'on connaît. On observa, notamment que la grande production romanesque de Mauriac est en fait circonscrite dans la période de sa jeunesse, et c'est peut-être là qu'il faut aller chercher le grand talent de cet écrivain injustement négligé aujourd'hui, mais qui mérite qu'on se penche toujours sur son œuvre singulière.

CHRONIQUES HISTORIQUES DU BERN D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Deux académiciens de Béarn, chef de gouvernement *Jean Marziou*

Deux académiciens de Béarn portent désormais le titre de chef du gouvernement. Si la nomination du second est dans tous les esprits, se souvient-on des conditions dans lesquelles le premier a occupé la fonction en 1913 ? La lecture de la presse béarnaise de l'époque répond à notre curiosité.

Le fait est si exceptionnel qu'il mérite d'être souligné. L'Académie de Béarn compte dans ses rangs, d'hier et d'aujourd'hui, deux chefs de gouvernement de la France : Louis Barthou, le président d'honneur de notre Compagnie, qui fut désigné président du Conseil en mars 1913 et le maire de Pau, François Bayrou, académicien depuis 1993, nommé Premier ministre cent onze ans plus tard, en décembre 2024.

Quelle autre académie de province peut s'enorgueillir d'une telle présence au sommet de l'État ? Sans doute aucune. Alors que notre Académie vient de fêter son centenaire avec brio, voilà une nomination qui rehausse la réputation de notre compagnie. Et tant pis si notre modestie doit en souffrir...

Tout a été dit ou presque sur les heures et les jours qui ont précédé l'installation de notre confrère François Bayrou à l'Hôtel Matignon. Mais que sait-on des conditions dans lesquelles, en mars 1913, l'Oloronais Louis Barthou a été nommé Président du Conseil par Raymond Poincaré, alors président de la République ? La réponse est à chercher dans les archives des journaux béarnais de l'époque.

Cette plongée dans l'histoire au quotidien révèle des faits et des circonstances qui rappellent à bien des égards ceux d'aujourd'hui. Si l'histoire ne repasse jamais les plats, les ingrédients qui les composent sont souvent semblables. Ces similitudes étonnantes avec les épisodes de notre actualité sautent aux yeux en découvrant le fil des événements tels qu'ils sont racontés par les gazettes de l'époque.

LA NOMINATION DE LOUIS BARTHOUS À LA PRÉSIDENTE DU CONSEIL EN 1913.

(Lorsque la presse béarnaise raconte la nomination de Louis Barthou)

L'instabilité gouvernementale fragilise déjà le pouvoir

Il en va de la période qui nous intéresse, aux premières semaines de 1913. Et en premier lieu, l'instabilité gouvernementale qui fragilise le pouvoir. Aristide Briand succède le 21 janvier 1913 à Raymond Poincaré comme président du Conseil. Dans son cabinet, Louis Barthou est nommé Garde des Sceaux, ministre de la Justice. Ce gouvernement ne fera pas long feu. Le 18 mars 1913, le Président du Conseil, Aristide Briand, propose de remplacer le scrutin majoritaire à deux tours par un scrutin à la proportionnelle. Au Sénat, au milieu d'une vive agitation, Briand pose la question de confiance. Elle lui est refusée par les sénateurs. Une forme de censure qui fait tomber aussitôt son gouvernement. Dans un tumulte indescriptible, rapportent les journaux, le président du Conseil et ses ministres quittent immédiatement la salle des séances. « *Nous partons le front haut,* » s'écrie Léon Bérard, alors secrétaire d'État aux Beaux-Arts, en suivant M. Briand. Les ministres battus se réunissent au ministère de l'Intérieur et rédigent leur lettre de démission qu'ils remettent dans la foulée au Président Poincaré.

« *Crise et gâchis* ». C'est ainsi que **Le Mémorial des Pyrénées** résume la situation politique dans son édition du lendemain. « *La proportionnelle est-elle une sauvegarde pour la République ou cache-t-elle pour elle un piège ou un danger ? La Chambre tient pour la première hypothèse et le Sénat pour la seconde. Et de cette divergence de vues est né le conflit qui a jeté brusquement à terre le cabinet Briand, le premier ministre de M. Poincaré. Nous voici donc à nouveau en pleine crise ministérielle. Mais cette fois la crise est particulièrement grave* », écrit l'éditorialiste Joseph Thirion. Même tonalité dans les colonnes du **Patriote** : « *Pour sa première crise, le président de la République va se heurter à des difficultés exceptionnelles* » relève le journal catholique qui ajoute : « *La vérité parlementaire serait, dit-on pour M. Poincaré, d'appeler à la tête du gouvernement, un des hommes qui ont mené bataille contre le cabinet Briand. Mais quel serait le sort d'un tel cabinet devant la Chambre ?* »

Les quotidiens béarnais consacrent une large place à l'information politique. Entre les faits et les commentaires, se glissent les échos de la vie parlementaire. Ainsi **Le Patriote** raconte qu'après le vote qui a fait tomber le gouvernement, le sénateur Camille Pelletan, s'approchant de Barthou, lui dit, avec l'air goguenard qu'on lui connaît : « *Eh bien, Barthou, vous voilà par terre ; mais je suis sûr que vous vous consolez avec cette parole de circonstance dans la présente semaine : « Et il ressuscita le troisième jour. »* Était-ce seulement un bon mot ou l'amorce d'une vraie information ?

Le président Poincaré approche Louis Barthou

Comme déjà en pareilles circonstances, le président de la République entame le cycle des consultations. Raymond Poincaré, nouvellement installé au palais de l'Élysée, ne manque pas de savoir-faire. Les présidents du Sénat et de la Chambre des députés puis les chefs des partis politiques se succèdent dans le bureau présidentiel. Après Briand, Deschanel et Doumergue, Louis Barthou est reçu à son tour par Poincaré. Une solide amitié politique lie les deux hommes. « *D'après les derniers renseignements, l'intention de M. Poincaré serait de travailler à la constitution d'un cabinet susceptible de tenter une conciliation dans les différents groupes républicains de la Chambre et du Sénat en ce qui concerne la politique intérieure et de régler le plus rapidement tous les problèmes militaires soulevés par la situation* » commente **Le Patriote**.

Les journalistes politiques sont nombreux à courir d'un palais officiel à l'autre afin de recueillir et vérifier, heure par heure, les informations distillées dans les sphères politiques. La couverture médiatique, même si cette expression n'est pas en usage alors, est importante, d'autant qu'une bonne partie des titres de la presse, dont les éditions se succèdent dans la journée, sont engagés politiquement. Dans sa livraison du 20 mars, **Le Mémorial des Pyrénées**, récapitulant les visites des dirigeants politiques au palais de l'Élysée, note que Louis Barthou a été longuement reçu par le président Poincaré qui lui a offert la mission de former le futur cabinet. « *J'ai répondu en demandant à ne répondre qu'après avoir consulté mes amis politiques* », confie le Béarnais qui s'est ensuite rendu chez M. Briand. « *Il se propose de faire dans la soirée un certain nombre de visite à des hommes politiques, et il compte rentrer à dix-neuf heures au ministère de la Justice,* » rapporte le journal conservateur. « *M. Barthou, qui a été plusieurs fois ministre, paraît à beaucoup le plus qualifié pour entreprendre l'œuvre délicate et difficile qui s'impose au cabinet,* » observe **L'Indépendant des Basses-Pyrénées**, toujours très proche de Barthou ;



un titre qui bénéficie d'une forte influence dans les milieux républicains locaux.

*Photo 1 : Louis Barthou à la sortie d'une entrevue présidentielle sur le perron de l'Élysée.
Photo 2 : Les journalistes à l'affût des moindres confidences de Louis Barthou.*

Consultations, tractations et pressions

Le Mémorial, à l'affût des moindres indiscretions, révèle dans son édition du jeudi 20 mars que l'inclinaison du président Poincaré va à la combinaison d'un ministère Barthou avec le concours de M. Pichon, déjà ministre des Affaires étrangères. « *M. Poincaré veut un député à la présidence du Conseil et demandera, assure-t-on, au prochain cabinet, de faire du service (national) porté à trois ans l'article principal de son programme, la réforme électorale venant au second plan,* » complète le quotidien conservateur. Mieux même, il publie la liste « *qu'on faisait circuler ce matin et que nous donnons bien sûr qu'avec les réserves d'usage.* » Cette liste place à la présidence du Conseil le nom de Barthou, lequel aurait déjà commencé ses démarches, avance le journal. *Le Mémorial* lance un scoop à sa manière. « *Au cas très probable où M. Barthou accepterait la présidence du Conseil, il songerait à se réserver le portefeuille de l'Instruction publique. Il donne de ce choix la raison suivante : en dirigeant un ministère non politique, il aurait une liberté d'action plus grande pour suivre les grandes questions parlementaires. Une autre raison qu'il ne donne pas, mais qui a peut-être plus de poids que la précédente, c'est que M. Barthou pense que de la rue de Grenelle, il pourra passer à l'Académie française. On sait qu'il y pense sérieusement.* »

Les choses se précisent ce vendredi 21 mars 1913. Dans la matinée, Louis Barthou continue ses visites en vue de la formation du nouveau gouvernement. « *A midi vingt,* » rapporte *Le Patriote*, « *il est rentré place Beauvau et a immédiatement reçu les représentants de la presse auxquels il a donné les résultats sur sa démarche.* » Le journal raconte encore que le Béarnais, poursuivant ses consultations, s'est rendu ensuite chez M. Clemenceau, mais celui-ci était absent, puis chez M. Doumergue, auquel il a proposé un portefeuille. Ce dernier a répondu qu'il préférerait, tout en l'assurant de son concours, rester dans le rang.

Tout s'accélère en début d'après-midi. Louis Barthou revient à l'Élysée. Au président Poincaré, il confirme accepter la mission de constituer le nouveau cabinet. « *On croit que le cabinet sera constitué demain et que le nouveau ministère pourra se présenter devant les Chambres le mardi 25 mars,* » avance *Le Patriote*. Décidément bien informé, *Le Mémorial* dessine la combinaison Barthou. « *D'après nos renseignements, il n'aurait nullement l'intention de faire un replâtrage du cabinet Briand.* » Déjà les orientations de M. Barthou sont très commentées et fort mal accueillies par les nombreux députés radicaux et radicaux-socialistes venus à la Chambre. « *C'est presque de la colère* » souligne le quotidien conservateur : « *Comment, s'écrie-t-on, avant même d'avoir accepté la mission de former le cabinet, M. Barthou fait publier un programme qu'il sait déplaire à gauche !* »

NOS DEPECHEES
(PAR NOTRE FIL SPECIAL.)

LE MINISTERE BARTHOU

Les Ministres s'installent

L'ACCUEIL DANS LA PRESSE ET AU PARLEMENT

Le Nouveau Cabinet **Commentaires de la Presse**

Paris, 22 mars, matin.

Voici la composition officielle du nouveau cabinet :

Présidence du conseil et instruction publique : **M. BARTHOU**, député.

Intérieur : **M. KLOTZ**, député.

Justice : **M. BATHIE**, sénateur.

Affaires étrangères : **M. PICHON**, Ministre.

Guerre : **M. ETIENNE**, député.

Marine : **M. BAUDET**, sénateur.

Finances : **M. CH. DUMONT**, député.

Travaux publics : **M. THIERRY**, député.

Commerce : **M. MAIRE**, député.

Agriculture : **M. CLEMENTEL**, député.

Colonies : **M. J. MOREL**, sénateur.

Travail : **M. OBERON**, député.

Sous-secrétaires d'Etat :

Finances : **M. BOURELY**, député.

Deuxième : **M. L. BERARD**, député.

Intérieur : **M. P. MOREL**.

Marine marchande : **M. de MOUZIE**, député.

Le sous-secrétariat des postes est supprimé et le service rattaché au commerce.

DECLARATIONS DE M. BARTHOU

Paris, 22 mars, matin.

En donnant connaissance de la liste ministérielle, M. Barthou a ajouté que le nouveau cabinet était complètement d'accord sur toutes les questions politiques : réforme électorale, service de trois ans, défense nationale, réforme théorique du système d'impôt sur le revenu dont les bases ont été adoptées par la Chambre, attitude telle que la comportait l'ancien cabinet.

M. Barthou a expliqué que les postes et télégraphes ont été rattachés au commerce, parce que ce ministère ayant été assésé des services de la marine marchande, il n'aurait plus de son ministère de représentation législative, tandis que le gouvernement veut qu'il reste un grand ministère.

M. Barthou a exprimé son regret de n'avoir pu combler la vacance de M. Jean Dupuy; mais pour des raisons de santé, l'ancien ministre des travaux publics n'aurait pas voulu assumer cette charge.

Vous rappelez-vous ce dessin de Caran d'Ache ? Une diligence allant péniblement vers le relais; les voyageurs se penchaient aux portières et s'entreparlaient; derrière l'innocent - la diligence, après le relais, allait de même vers et Marianne, qui était sur le siège, disait : « J'ai raté les mêmes. »

C'était une allégorie des élections, en un temps où le pays n'avait pas encore eu le temps d'oublier de la dernière présidentielle d'un parti, où il n'avait pas encore exprimé sa volonté de choisir des hommes capables de prélever les intérêts de la nation à travers d'une contestation politique.

Ce dessin pourrait maintenant s'appliquer à nos ministères. On a beau renverser les cabinets, Marianne rattrape toujours les mêmes hommes.

Et M. Léon Bailly, qui écrit ces lignes savoureuses dans *l'Intransigeant*, semble croire à la constitution d'une aristocratie de ministères, qui, arrivant au ministère, rattrapent déjà les péripécies des bureaux.

Le pays, qui n'a pas l'empire parisien de notre confrère et s'attend à la situation criminelle, tend de plus en plus à confondre ministères et ministères.

Ne vous récriez pas, vous vous brouillerez avec le bouilliant Journa. Cet étrange ventripotement écrit dans *l'Humanité* :

En lui et par lui, toutes les questions vont avoir. Adieu ! le ministère Barthou s'annonce glorieusement et le sésame de M. Poincaré ravonne des plus pures promesses de l'Aurore !

Eh ! eh ! l'accueil est loin d'être froid. Il fait bien chaud, par ici. Voyez du côté de l'Aurore :

Trop tard, nuit, dit la sagesse des nations. Faut dire que M. Barthou n'a pas produit d'attentes le moment où il se présentera de-



Photo 3 : Raymond Poincaré et Louis Barthou, deux amis politiques.

Photo 4 : Les titres de la presse béarnaise ; ici la Une du Mémorial des Pyrénées.

Les prémices de l'information en continu

Déjà il y a cent-onze, les journaux publient dans leurs éditions du matin, puis rectifiées et complétées dans celles de l'après-midi, les noms des possibles ministres. Une forme d'information en continue...

Tout au long de la journée du samedi 22 mars, les allers-retours sont nombreux entre les ténors politiques modérés et M. Barthou, tant celui-ci « *veut à tout prix constituer vaille que vaille un ministère imaginé la veille,* » explique *Le Patriote*, « *même si, à un moment donné, on crut la combinaison compromise.* ». Dans la soirée, à 21h30, des ministres pressentis rejoignent Louis Barthou au ministère de la Justice. Après une heure de délibération, M. Barthou se rend à l'Élysée pour informer le Président de la République, tandis que des délégués du parti Radical et radical-socialiste font entendre leurs voix. A 23h30, Barthou revient à l'Élysée. Peu après, le nouveau président du Conseil communique aux journalistes massés sur le perron du palais présidentiel la liste du ministère. Sur les seize membres du nouveau gouvernement, huit faisaient partie du cabinet démissionnaire. Parmi eux, le Béarnais Léon Bérard conserve son marocain aux Beaux-Arts.

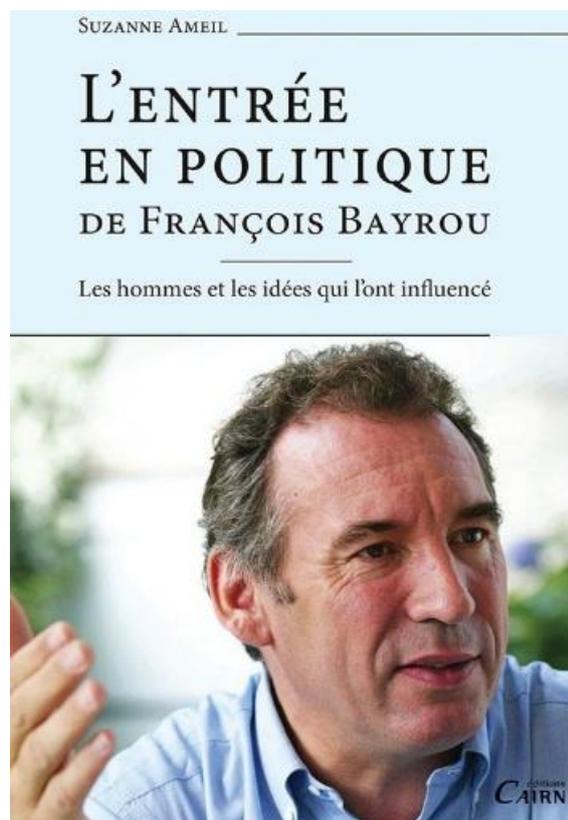
La crise ministérielle s'était ouverte à la veille du printemps. Trois jours plus tard, elle prend fin alors que sont annoncés les beaux jours. Mais les éditorialistes béarnais ne filent pas la métaphore météorologique. Ils ne croient pas tous aux promesses de la belle saison. « *M. Louis Barthou vient de cueillir cette palme à la présidence que tant de fois il a dû entrevoir à travers ses rêves d'avenir. C'est sans doute un honneur pour le pays d'Henri IV. Est-ce au même degré un avantage pour la France... Nous verrons. Il faut attendre les paroles et les actes,* » écrit tout en prudence F. Butel à la Une du **Patriote**. Son confrère, Joseph Thirion n'a pas la même modération. Son commentaire tonne au son du canon : « *Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser du personnage et de son accession au pouvoir. Ce renégat du parti modéré, cet ancien collaborateur de Méline, qui n'a édifié sa fortune politique qu'en trahissant successivement les politiciens qui avaient eu la naïveté de croire à sa sincérité, n'aura, en prenant le pouvoir, rien démenti de ce que ses antécédents pouvaient normalement promettre,* » observe l'éditorialiste du **Mémorial**. Seul Octave Aubert, l'emblématique directeur de **L'Indépendant des Basses-Pyrénées**, se félicite de la nomination du ministre béarnais à la présidence du Conseil : « *Louis Barthou est incontestablement le plus qualifié pour succéder à M. Briand. Sa carrière ministérielle, sa prestigieuse éloquence mise au service d'une activité inlassable désignait notre éminent ami pour la haute mission qu'en des circonstances d'une exceptionnelle gravité lui a confié le Président de la République. A celui dont les rares mérites et les éclatants services honorent la terre de Béarn vont en ce jour les vœux fervents de tous les républicains béarnais,* » ajoute le directeur du quotidien républicain.

Avouez que la chronologie des faits, la similitude remarquables pour quelques-uns, la teneur des analyses et les commentaires relevés par les journaux de l'époque ne manquent pas d'étonner par leurs concordances avec certains des soubresauts de notre actualité politique d'aujourd'hui. Une manière bien modeste de se souvenir de la célèbre phrase du philosophe et journaliste Albert Camus : « Le journaliste est l'historien de l'instant ».

Le « Je » des mots...

Eric Gildard

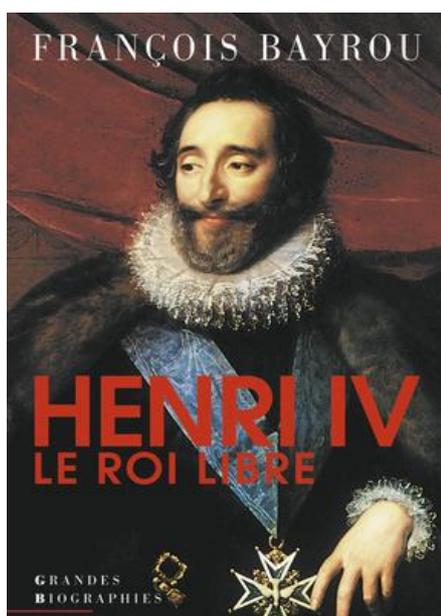
Un évènement récent nous permet à la fois de faire appel à l'histoire et d'utiliser l'actualité pour alimenter notre réflexion. Nous avons en effet tout lieu de nous réjouir que l'Académie de Béarn possède désormais en ses rangs un premier ministre en exercice. Elle a déjà eu - il est vrai - l'occasion de « tutoyer » les sommets de l'État avec Louis Barthou *ancien Ministre des affaires étrangères né à Oloron (1862 – 1934)* ou encore Léon Bérard *ancien ministre de l'instruction civique et des Beaux-Arts né à Sauveterre (1876 – 1960)* et de faire appel pour ses références à Henri IV, Marguerite de Navarre ou encore Jean Baptiste Bernadotte né à Pau, (1763 – 1844) roi de Suède...



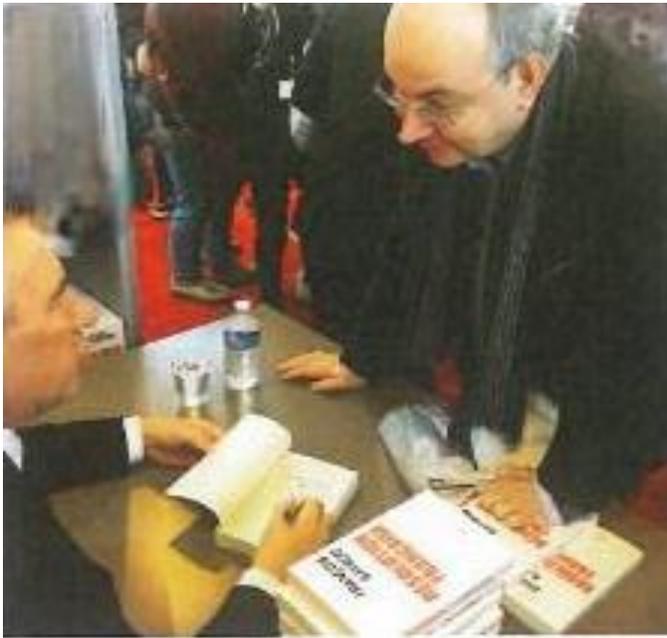
Ainsi donc, si l'Académie avait jusqu'à ce jour un député-maire de Pau (*né à Bordères en mai 1951*) auquel la fonction imposait certaines précautions protocolaires, voici qu'avec un premier ministre – *même élu en décembre 2024* – cela nous oblige plus encore ne serait-ce que pour l'image de grandeur qui en ressort et qui désormais se projette jusque dans l'ombre de l'Académie Française... surtout depuis cet interview mémorable, sur la chaîne de télévision BFM, durant lequel il s'est appliqué à donner quelques leçons grammaticales ou de prononciations linguistiques... à ceux qui

l'interrogeaient. Il est vrai qu'à dû ressurgir à ce moment-là, le professeur agrégé de lettres classiques... ou encore le ministre de l'éducation Nationale qu'il fut en 1993 !

Ne le cachons pas, nous avons éprouvé du plaisir à ce jeu du « **Je** » avec les mots : - « Je vous dis... oui je vous dis que les mots ont du sens... » - « je crois à l'engagement des mots » ... A cette belle mise au point une autre attitude a retenu notre attention, celle concernant le rythme. Certes, François Bayrou a l'avantage d'avoir pu guérir un bégaiement qui en ralentissant le débit de ses paroles donne aux mots plus de poids, de valeur et font passer les journalistes « questionneurs » pour des hommes pressés qui confondent quantité des questions avec la qualité et leur utilité... François Bayrou fait ainsi, avec des événements historiques choisis, mieux considérer et respecter l'histoire de France. Les journalistes auraient pu moduler, pour les approfondir, leurs questions s'ils avaient lu son livre publié voici 20 ans : « **HENRI IV LE ROI LIBRE** » dans lequel il écrit : « Dans le siècle le plus déchiré, le plus violent, le plus sanglant de l'histoire de France, surgit un jeune homme qui ne ressemble à aucun de ses contemporains. Prince d'un État libre au pied des Pyrénées, il a été l'enfant de la guerre, objet de la haine amoureuse et politique entre sa mère, âme du parti protestant, et son père, chef de l'armée catholique. La tragédie marque définitivement son destin, lorsque son mariage avec Marguerite de France, la reine Margot, donne le signal de la Saint-Barthélemy... ». Peut-on envier la grandeur d'un destin fait de risques, de courage et d'aventure ?



Un souvenir significatif m'est alors revenu en mémoire lorsqu'à l'un des premiers salons du livre de Pau, j'étais venu lui demander une dédicace pour son livre publié en 1990 sur « *La décennie des mal-appris* », lorsque me présentant, devant lui, sa réplique cinglante m'a longtemps interrogé : - « *Bonjour... Eric Gildard* » – Il me répond « *Oui et moi François Bayrou* » ... Faut-il faire un lien avec ce « **Je** » dont il se sert, et le pouvoir qu'il vient de conquérir ? Faut-il trouver là, dans cette synthèse fulgurante, ce mélange Béarnais de « moquerie » intelligente et délicate qui remonte au temps d'Henri IV ? Enfin, comment ne pas apprécier, au moment où tout va trop vite, donc souvent *tout va trop mal*, où l'on décide sur de l'inachevé, du superficiel, ces nuances de ton et ses recherches d'équilibres culturels ?



L'Académie de Béarn sera – je le crois - la première à penser que l'émulation vient très souvent d'en bas (*comme le dit François Bayrou*) de la ruralité... des villages « coupés » de Paris... et comment ne pas souhaiter à ses 40 membres d'imaginer une démarche littéraire et historique fondée sur le pouvoir... pas celui de la finance ou des Titres honorifiques, mais sur le pouvoir des « **Je** », de celui qui hélas

disparaît et s'efface de plus en plus au profit de groupes de pression, qui se noient dans le bouillonnement mondial incompréhensible des idées prônant la violence, la force... le pouvoir simple des mots authentiques, qui sont au quotidien notre respiration... En cela aussi cette *promotion nationale* peut donner à une France en quête de générosité, envie de vouloir exprimer ce sentiment d'espérance qui n'est pas réservé qu'aux puissants et aux Rois.

VIE DE L'ACADEMIE

En prolongement au colloque : la femme et le vin... une histoire de mots !

Patrick Voisin

Le lien établi entre le vin et la femme est connu, sans qu'il ne soit besoin de « remettre un verre » : le vin est l'ami des poètes, comme le sont les femmes dont ils chantent la Beauté ou les beautés. Pensons au Val de Loire et à sa douce vie de château, à la Renaissance où s'épanouit l'humanisme, aux *Odes* et aux *Amours* de Ronsard – voire à Rabelais –, quelque part entre Chinon et Bourgueil ; le vin y est joyeux, délicieux, disposant à l'amour, comme dans les *Carmina Burana* : « Bacchus qui souvent visite / la gent féminine / la rend soumise / à toi, Vénus. » Salah Stétié, dans *Le Vin mystique*, rappelle le lien plus tragique qui existe entre la femme et le vin chez Baudelaire, lieu de l'échange avec la Divinité : « L'Occident aura fait de la femme : femme ; du vin : vin. Il suffit pour s'en convaincre de lire, de relire le plus occidental et le plus chrétien des poètes de vieille Europe, Baudelaire. Le vin de Baudelaire est tragique et triste, et la femme, selon Baudelaire, n'est rien qu'une prostituée misérable ou bien, angéliquement, une intouchable. »

Quant au paysage politique et sentimental de la « Nuit rhénane » d'Apollinaire, dans *Alcools*, il est enchanté par le vin du Rhin, nœud des réminiscences littéraires, mythologiques et personnelles donnant vie à la Lorelei. Enfin, la nuit de l'Islam est également illuminée par le vin de l'union, si l'on écoute Djelâl-Eddîne Roûmi, dans ses *Rubayâts* : « Du néant est partie notre caravane porteuse d'amour, / Le vin de l'union illumine éternellement notre nuit. / De ce vin, que n'interdit pas la religion d'amour, / Nos lèvres seront humectées jusqu'à l'aube du néant. »



Lorelei

Pour mieux rapprocher la femme et le vin à présent, ne parle-t-on pas de la « robe » d'un vin ? Ne dit-on pas que celui-ci a de la « rondeur » ? Les œnologues ne se demandent-ils pas s'il a de la « jambe » ou de la « cuisse » ? Abondons en ce sens ! Nous ajouterons qu'il peut avoir du « voile » et nous nous pencherons sur ces vins particuliers dont on dit qu'ils ont un « goût de voile ». Que cèlent-ils ou que révèlent-ils, selon les termes classiques de la dialectique érotique, entre cacher, suggérer et dévoiler ?

La vinification, dans l'Antiquité, reposait sur une assez bonne connaissance technique, mais plus d'ordre pratique que réellement scientifique ; il faudra attendre le XVIII^e siècle, puis le XIX^e, avec des savants comme Pasteur et Chaptal, pour que la vinification ne soit plus seulement un corpus de recettes, transmis de génération en génération et de siècle en siècle, visant à obtenir un vin qui ne soit pas du vinaigre et que l'on puisse conserver. Fort de l'expérience du carthaginois Magon, l'agronome romain Columelle, au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, explique de façon très détaillée les étapes de la fabrication du vin après la vendange ; on peut ainsi découvrir les classiques de la vinification antique : l'élaboration d'un moût très concentré, réduit au feu par l'ébullition (le *defrutum*), qu'on ajoute ensuite à l'ensemble du moût pour renforcer le goût ; le salage du vin à l'eau de mer pour accélérer la clarification, augmenter la saveur et diminuer le risque de tourner ; l'ajout de coings, de rhizomes d'iris ainsi que de fenugrec, ce dernier ayant non seulement un parfum qui était apprécié mais également des propriétés antiseptiques et le pouvoir de stabiliser le vin ; le plâtrage à la chaux ou au gypse pour aviver la couleur du vin et favoriser sa conservation ; le poissage des jarres, bonbonnes et autres vases pour assurer l'étanchéité et empêcher l'altération du vin ; le vieillissement accéléré – mais artificiel – des vins, au contact de la fumée, à la chaleur d'un feu ou au soleil.



Columelle

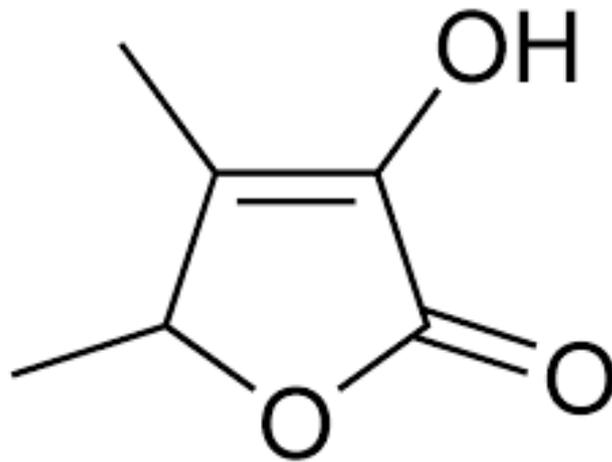
Or, les textes de l'Antiquité évoquent un procédé de vinification très particulier que l'on ne trouve, en France, ni dans le Bordelais, ni en Bourgogne, ni dans la plupart des autres régions viticoles, mais que l'on connaît par exemple dans le Jura : on laisse se former un voile à la surface du vin dans le tonneau. En principe, un tonneau doit toujours être plein et l'on remplace régulièrement ce qui s'évapore pour qu'il n'y ait pas d'air ; mais, dans le cas dont nous parlons, on laisse le vin vieillir en tonneau sans ouillage, c'est-à-dire le fait de regarnir le tonneau ; la conséquence est que l'on voit à la surface du vin se former un voile blanc épais constitué de levures ; c'est lui qui protège le vin de l'air et qui en assure le vieillissement. Mais cela a une autre conséquence, qui n'est pas du goût de tous les palais ou de tous les gosiers : il s'ensuit un goût que l'on nomme « goût de voile » ou – dans le Jura – « goût de jaune ». Cette technique s'appelle « l'élevage sous voile » et elle est pratiquée également en Andalousie : là encore, à Jerez de la Frontera par exemple, le vin est mis en tonneau et on laisse se former le voile puis l'oxydation biologique se faire pendant trois ans ; cela donne un Xérès, à boire ou pour cuisiner.



Vin jaune

Alors s'expliquent les nombreuses images ou métaphores que l'on trouve dans les textes grecs et latins, qu'il s'agisse d'un voile de bonnes levures saccharomyces ou de *candida mycoderma*, synonyme de vin éventé. Le poète Archestrates de Géla évoque « le vin vieux, ayant tête toute chenue, dont la liquide chevelure s'adonne de blanche floraison ». Ovide, dans ses *Fastes*, écrit : « Les vins aussi, rassemblés avec soin dans les chais, fleurissent, et des voiles surnagent au sommet des jarres. » Quant à Pline l'Ancien, il explique longuement le phénomène qu'il appelle la « fleur de vin » ; celle-ci peut être comprise comme une efflorescence noble ou comme la marque d'un voile acétique ; dans le premier cas le voile est blanc, dans le second il est grisâtre et devient rosé, voire rouge ; c'est ce que l'on appelle la « mère » du vinaigre.

Columelle et Pline témoignent qu'il faut deux à quatre mois de fermentation pour que le voile de bonnes levures *saccharomyces* apparaisse à la surface de la jarre poissée, promesse d'un bon vieillissement avant la distribution en amphores dans le monde méditerranéen. Dans le Jura, les vigneron attendent deux ans, voire plus, ce qui donne le fameux « goût de voile ». Il est peu probable que l'on attendît autant dans l'Antiquité, car les vins, généralement, étaient mis rapidement en amphores, puis consommés ; et c'est probablement là qu'intervient le fenugrec dont on a remarqué qu'une molécule à l'arôme de noix, voire de curry à dose élevée, le sotolon qui est présent dans le saké et dans le tabac séché également, donne le « goût de voile », celui que l'on nomme « goût de jaune » dans le Jura. Dans le cas du fenugrec, c'est un phénomène biologique ; dans celui du « vin de voile », c'est un processus physico-chimique.



Sotolon

Ainsi, quand Columelle évoque son oncle qui aromatise son vin au fenugrec... n'était-ce pas une méthode pour faire du faux vin vieux ? C'est ce que l'on peut penser en lisant la recette que donne Palladius, agronome vivant au V^e siècle de l'ère chrétienne, pour faire du vin vieux avec du vin nouveau : « En faisant griller ensemble telles quantités que l'on jugera suffisantes d'amandes amères, d'absinthe, de résine de pin pignon et de fenugrec, puis en broyant ce mélange et en en mettant 4,5 centilitres pour 26 litres... tu feras de grands vins. » Cela concorde bien avec les arômes que l'on trouve aux vins vieux lors de dégustations, arômes de noix, de fruits secs ou de grains torréfiés.

Le « goût de voile », qu'il soit naturel ou artificiel, était-il comparable pour les vins de l'Antiquité à celui du fameux vin jaune de Château-Chalon dans le Jura, la Rolls-

Royce du vin jaune, qui vieillit sous voile pendant six ans et trois mois ? Celui-ci a une réputation gastronomique exceptionnelle, cuisiné par les chefs les plus étoilés et bus sur les tables les plus prestigieuses, pour accompagner un foie gras, une truite au bleu, une poularde de Bresse, des morilles, un fromage de Comté, des fruits secs... Toujours est-il que tout le monde n'aime pas ce « goût de voile » dans les vins jaunes du Jura ou dans les vins d'Andalousie ! On parle ainsi parfois péjorativement de vins madérés, ce qui n'est pas flatteur pour le vin de Madère. Il en va donc du vin comme de la femme ; certains lui trouvent plus de charme par l'effet du voile, mais ce n'est pas le goût des autres ! Et l'on revient aux parallèles nombreux qui existent dans le vocabulaire de l'œnologie ; dans cette histoire d'amour qui lie le vigneron à sa vigne, lors de la floraison provoquée par la fécondation de l'ovaire, un proverbe dit que « la vigne ne veut pas voir le vigneron » !

De même, un vin peut « tomber en dentelle » ou « perdre de sa chair » ; et si l'on n'aime pas le voile du vin, on dira que c'est un ensemble de filaments en suspension à la surface d'un vin mal filtré ; la poésie n'est plus vraiment au rendez-vous, le parfum du vin disparaît et s'éteint l'ivresse. L'œil a son mot à dire, le nez ensuite, la langue en dernier, pour le plaisir des papilles et pour celui de la bouche. Alors ? Maigre ou charnu ? Encore des mots du vin qui peuvent renvoyer au corps féminin... il suffit d'écrire charnu ! Charles Collé, écrivain et homme d'affaires du XVIII^e siècle, disait ainsi, avec misogynie ou par amour du vin plus que des femmes : « J'aime beaucoup les femmes blanches, mais j'aime encore mieux le vin blanc. Je n'ai point vu de femmes franches. Et j'ai bu souvent du vin franc. » Enfin, certains vins sont des vins de soif, d'autres s'apprécient longtemps – et même toute une vie !



Charles Collé

Mais comparaison est-elle raison ?

CHRONIQUES ET OPINIONS

« Une tragédie allemande »

Thierry Moulounguet



C'est l'histoire de deux familles, de 1878 à 1948, l'une venant de Berlin et engagée dans la finance, l'autre d'une petite ville du sud de l'Allemagne et horloger de père en fils, toutes deux d'ascendance juive. Ces deux familles se rencontrent et unissent leur destin au travers des mariages de leurs enfants. Le livre qui retrace cette saga familiale a pour titre « Les Effinger » (Christian Bourgois éditeur), du nom de l'une de ces deux familles, et a été écrit par Gabrielle Tergit, elle-même née à Berlin en 1894, qui a fui l'Allemagne en 1933 pour la Tchécoslovaquie, puis la Palestine et enfin l'Angleterre où elle s'installe en 1938 et y vivra jusqu'à son décès en 1982. Cet ouvrage prend place incontestablement parmi les grands livres qui ont couvert cette période à côté de ceux de Stefan Zweig ou Thomas Mann. Comme le dit l'un de ses personnages : «A partir de 1914, nous avons tous plus ou moins subi notre vie, nous n'étions plus maîtres de notre destin ». Avant 1914, c'était bien « Le monde d'hier », tel que l'a décrit Stefan Zweig avec les fastes déclinants de l'Empire austro-hongrois, mais aussi avec toute la confiance

dans l'avenir que refait vivre Gabrielle Tegit . Celle qui venait de la nouvelle puissance allemande après l'unification du pays , des promesses de la révolution industrielle et du progrès général de la civilisation qui devait en résulter, de l'ouverture des routes vers tous les autres continents de la planète , comme le dira ensuite l'un des personnages : » Parce que la paix mondiale était l'illusion typique des négociants, la fiction d'un monde unitaire, l'idéal nébuleux d'échanges sans contrainte « . Dans le même temps , ces nouvelles fondations étaient déjà fragilisées par la montée de deux forces obscures à l'origine et qui allaient tout emporter : les nationalismes et les idéologies . Ces tumultes à venir sont pressentis par quelques uns des personnages des « Effinger » et se reflètent déjà dans les incompréhensions montantes entre les générations . Mais rien n'y fera et 1914 ouvre la page des plus grandes tragédies, et à l'écroulement de l'Allemagne qu'avaient connue les aïeux de ces deux familles .

Le livre fait ressentir au-delà même de ce que l'on peut avoir à l'esprit l'étendue des souffrances du peuple allemand au sortir de la première guerre mondiale : à la tragédie humaine sans mesure du conflit, s'ajoute la dévastation de la grippe espagnole, l'effondrement économique et l'inflation sans contrôle, l'impuissance politique et la montée des extrêmes . Tout cela a bien sur été raconté dans livres d'histoire , mais prend un tour encore plus pathétique quand on suit ces deux familles emportées par l'Histoire et qui vont tout perdre . Plus grave encore que pour d'autres familles, elles ont à faire face à l'envahissement de la société par l'antisémitisme , dont l'origine est ainsi résumée par l'un des nouveaux maîtres de l'Allemagne : » Deux guerres, celle de 1870 et la guerre mondiale ont créé un sentiment d'unité . Mais sans une uniformité totale au plan racial, ce sentiment restera précaire ... « On connaît malheureusement la suite .

Au sortir de la deuxième guerre mondiale, l'un des principaux personnages de cette saga berlinoise aura ce commentaire tragique : » Je croyais en la bonté de l'homme . Ce fut la plus grande erreur de notre existence ratée . Nous le paierons de notre vie » . Pour trouver une lueur d'espoir , il faut revenir à cette phrase de Goethe que Gabrielle Tegit place en exergue de son grand livre : « Tandis que nous, l'onde nous soulève, nous engloutit, et nous coulons par les fonds . Un petit cercle enserre notre vie, et bien des générations viennent se ranger sans cesse à la chaîne infinie de leur existence. » Oui, espérons que sur la longue durée les leçons de l'Histoire puissent inspirer les générations qui viennent.

Une Foi populaire ?

Jean Casanave

Notre Pape, s'apprête à venir en Corse, plutôt qu'à Paris, au grand dam de ceux qui s'attendaient à le voir rétrogradé par Donald Trump sur le tableau d'honneur de la popularité. Pas de chance ! François ira sur l'île de beauté pour encourager les simples, les gens ordinaires qui ont besoin de gestes, d'images, de pèlerinages, de cierges, de sources pour exprimer leurs croyances. Ceux qui préfèrent la marche à pied à la gymnastique des grandes idées.

L'Eglise n'a jamais pu empêcher l'éclosion de rites particuliers qui offraient à chacun des espaces où pouvait se déployer telle ou telle dévotion ou tradition locale. Certaines, d'ailleurs, plongeaient leurs racines dans des rites païens qui furent christianisés parfois



difficilement. Le Pape argentin qui a fréquenté des cultures métissées a voulu redonner leurs lettres de noblesse à ces « piétés populaires ».

Encore faut-il s'entendre sur le terme « populaire ». Une religion peut-elle atteindre un bon niveau de popularité ? Peut-elle devenir « culte » pour redonner ses droits à cette expression usurpée ? Si oui, il faut impérativement se demander de quel Dieu elle se réclame ? Il y a de fortes chances que ce Dieu rassemble sous sa bannière toute une série de pouvoirs auxquels un être humain peut aspirer. Si le Dieu de Jésus Christ avait libéré son peuple du joug des romains, il aurait certainement gagné des points au palmarès de l'opinion publique ! Il ne l'a pas fait. Si par « populaire » on entend la religion du « bas peuple » par rapport à celle des théologiens ou des mystiques, avec une pointe de condescendance pour la foi du charbonnier, alors il faut entrer dans un maquis des us et coutumes qui se sont agrégés aux cultes officiels au long des siècles et qui perdurent sous des formes les plus inattendues. Il en va du signe de la croix du footballeur avant le match, du « je croise les doigts » ou « je touche du bois », du lumignon allumé, jusqu'au pèlerinage au long cours, en passant par le cierge déposé au pied d'une statue, les ostensions

de reliquaires, les processions en tout genre etc...La foi a toujours eu besoin de s'exprimer par le biais de paroles et d'actes qui en sont la traduction concrète. Elle ne s'adresse pas qu'aux idées mais aussi à notre être corporel, elle engage toute notre personne.

Mais ces dévotions populaires ne risquent-elles pas, de basculer dans un folklore sympathique et désuet ? Redisons-le : Jésus a été populaire tant qu'il rassasiait les foules ou qu'il guérissait les malades. Il l'était moins quand Il exigeait de mettre les actes en conformité avec les paroles ! En tous cas, aucune manifestation « populaire », n'est venu s'opposer sa mise à mort !

Un dimanche au cinéma

Marie-Luce Casanave

Au cours d'une longue conversation, Jean Marie Poumeyrol, peintre bien connu et chef de file de ce qu'on a appelé l'Ecole de Pau, m'a donné une clef de son énigmatique peinture : il peint la « réalité », déformée par le prisme de la mémoire. Rien ne me donne plus de plaisir que d'essayer de restituer certains moments d'un passé commun à notre façon de vivre, à notre culture de gens du Béarn. Et lorsque les textes sont publiés, rien ne me fait plus plaisir que d'entendre de mes (gentils) lecteurs : « oh... je me souviens très bien... c'était comme ça, et j'avais oublié ! » Parfois une émotion, une larme, un sourire naissent de cette lecture, alors, là est ma plus grande récompense.

En ce début d'année, je revois, j'imagine l'adolescente que j'étais, timide, craintive, et sans doute effrontée. Cette petite histoire s'est réellement déroulée comme je vais le raconter ; mais, aujourd'hui, sans douter de la véracité, je suis assez stupéfaite par ce que j'étais capable d'entreprendre.

Nous étions en décembre 1961. J'avais 13 ans, et la télévision n'était pas entrée dans la maison. Nous connaissons tous les longs après-midis pluvieux de notre cher Béarn pendant tous les mois de septembre, d'octobre, de novembre ? Ma mère nous parlait souvent des séances de cinéma à Navarrenx, quand elle était jeune fille, célibataire et, assez étonnamment, pendant la guerre. A quelques kilomètres de son village, à Navarrenx, il y avait 2 cinémas : celui du curé, et l'autre. Elle avait vu « Premier Rendez-vous » avec Danielle Darrieux, et elle fredonnait encore l'air de la musique du film, La Fille du Puisatier, Au Bonheur des Dames... Je m'extasiais, je gémissais... « mais pourquoi, toi, tu allais au cinéma, et moi jamais ? » Elle quittait le sourire ravi, de Danielle Darrieux, et revenait à la réalité : « tu as fait tes devoirs ? prends un ouvrage ! Tu n'as pas fini de lire Pêcheur d'Islande ! »

Un dimanche, j'eus une idée ! J'entraînais dans mon complot les filles du village : Marie-José, Christiane, Maryse, Marie-Françoise : Et si on demandait à Madame du Château de nous prêter Louis, son chauffeur, et sa grande voiture, pour nous accompagner au cinéma, le deuxième dimanche de l'Avent ? J'en parlais timidement à table, déclenchant le fou-rire de mes parents. « Je peux quand même demander à madame ? » Oui, oui... demande toujours... J'avais la permission : ils étaient sûrs de la réponse de Madame Serbat.

Le château de Laàs était encore habité. Monsieur Serbat avait installé là, ce qui était l'aboutissement ultime de sa passion de collectionneur. Il était président de la Société Nationale des Antiquaires de France, président de la Société de l'Ecole des Chartes, héritier d'une grande famille d'industriels du Nord, ainsi que

d'innombrables fermes en Normandie. Il avait épousé Madeleine de Vaufreland, jeune aristocrate, fille Henri de Vaufreland, ancien préfet du département. Elle avait connu les riches heures d'une société fortunée et brillante dans le Pau de la Belle Epoque. Grandes fortunes, riches collectionneurs, un autre monde éblouissant avait débarqué au sein du village, après la 2^{ème} guerre mondiale, comme pour sauver les restes d'un monde qui avait commencé à s'écrouler en 1914, et presque disparu en 1945. Nous savions tout ou partie de cela. Maître Ritter, propriétaire du château de Morlanne, venait souvent leur rendre visite. Ils partageaient les mêmes passions, art de vivre du passé, histoire, archéologie.

Mademoiselle de Vaufreland, madame Serbat, en 1961, était veuve, et vivait avec sa gouvernante, son chauffeur-jardinier, et son homme à tout faire qui avait sa famille tout près du château. Sa grande voiture, une Bentley 1935, ou 1940, de deux couleurs, était soigneusement astiquée par son chauffeur. Elle lui servait à aller à la messe, et à rendre visite à ce qu'il restait des gens bien nés d'une époque révolue. Me voilà donc au portail du château, bien coiffée, visage d'enfant sage. Je tire la sonnette, et aussitôt surgissent les dix petits chiens ratiés de Madame. C'est Jeanne, sa gouvernante, chère Jeanne, qui vient m'ouvrir en repoussant les chiens. « Ah... tu vas demander à Madame... »

Madame est dans son salon, juste après le salon de musique, devant un bureau couvert de papiers. Traverser les pièces en enfilade, quitter le domaine de Jeanne, une immense cuisine, avec collection d'ustensiles en cuivre et pots de barbotine, et entrer dans le domaine de Madame, c'est pour moi un enchantement. Ce voisinage a eu une très mauvaise influence sur moi. J'ai attrapé là le goût du très beau, l'amour des boiseries qui racontent une histoire, et des pièces d'argenterie dont les reflets traversent les miroirs. Quelques échappées dans de très beaux hôtels, le frôlement des pièces d'ébénisteries d'un autre siècle... je ne boude pas le plaisir de boire un café ou une coupe de champagne dans les « grandes maisons ».

Je suis très intimidée, je tire sur ma jupe, tortille mes cheveux, Madame m'écoute. « Aller au cinéma ? toutes ensemble ? combien seriez-vous ? » ... Elle est amusée. Elle appelle Jeanne qui glisse en silence sur les parquets jusqu'à Madame. « Portez nous deux tasses de chocolat et votre bon cake, Jeanne, s'il vous plaît ». ... « Et, qu'iriez-vous voir ? » ... Les Canons de Navaronne, madame. « Et vos parents seraient d'accord si Louis venait vous conduire ? » Oh oui, Madame ! « Alors, Louis verrait le film avec vous ? » Jeanne nous sert un chocolat noir et épais, dépose une tranche de cake dans une assiette de porcelaine fine que je ne dois surtout pas faire tomber. « Jeanne, vous voulez bien appeler Louis, s'il vous plaît ? » Madame, il est au jardin... « eh bien, dites-lui de venir comme il est... »

Nous avons le temps de goûter le chocolat, madame me pose des questions, sur le collège, le programme. « Que lis-tu en ce moment ? » Pêcheur d'Islande... « C'est

très bien ! Pierre Loti , et ça te plait ? » Oh, oui, Madame ! (Pourvu qu'elle ne me demande pas quelle est l'histoire de ce pêcheur, je n'ai pas encore ouvert le livre !) Louis est arrivé. Louis... a changé ses bottes de jardin contre des chaussures, a enfilé une veste de campagne, il avance légèrement courbé, me voit là, surpris, et il me sourit. Comme toujours, il se courbe encore un peu plus vers madame pour savoir ce qu'elle attend de lui.

Louis, je le revois. C'est Fred Astaire. Je ne le sais pas encore à cette époque, j'ai reconnu plus tard cette extraordinaire ressemblance. Il a passé toute sa vie au château, petit page d'écurie d'abord, pour d'autres propriétaires, puis chauffeur de maître en tenue, puis chauffeur et jardinier. Toujours en admiration et quasi vénération pour ses maîtres, toujours en admiration et en amoureuse affection pour Jeanne qui n'a jamais voulu l'épouser. « Le Cinéma, Madame, mais oui ! Je resterai pour voir le film ? mais oui ! si Madame n'a pas besoin de moi... »

Tout était arrangé, c'est ainsi qu'un petit groupe de grandes filles de la campagne, en socquettes blanches et jupes plissées, se hissèrent un jour d'hiver 1961 dans cette voiture aristocratique, éberluées de leur chance, aux soins de Louis qui leur tenait la porte et gardait aux lèvres un sourire malicieux... C'est ainsi que commença notre aventure, pendant un an ou deux, Louis vint chercher chacune des fillettes devant la porte de sa maison, pour aller au cinéma à Sauveterre. Nous ne passions pas inaperçues, et Louis riait beaucoup, de quoi ? de notre audace, de notre chance, de cette clientèle inattendue.

Aujourd'hui, Il n'y a plus de cinéma à Sauveterre. Il y a longtemps que Louis et Jeanne dorment tout près l'un de l'autre, non loin du beau caveau de Monsieur et Madame Serbat, dans le cimetière de Laàs, tout contre la vieille église « déclassée ». Aujourd'hui, le château est un musée qui ne dit pas tout ce qu'il a connu, et qui a perdu la flamme de la vie, en perdant ses derniers propriétaires. C'est un musée, on le visite rapidement, on préfère les jeux des enfants dans les jardins. On lit, avec peut-être un peu d'émotion, les paroles de Saint Luc, gravées au-dessus de ce qui fut la porte d'entrée : « Reste avec nous car il se fait tard, et le jour est sur son déclin ».

Que reste-t-il du sommet atteint par l'âme des derniers collectionneurs, et qui avaient rêvé que rien ne bougerait ?

*



Une Bentley 1935 bicolore

Janvier avec Jammes

Jacques Legall

La Grande guerre vient de prendre fin. Francis Jammes a fait tout ce qu'il pouvait pour venir en aide aux blessés en convalescence à Orthez. Fin novembre, il met en chantier, « avec joie », une œuvre qu'il va intituler *Le Poète Rustique* où Rustique est un nom propre et un double du poète. L'ouvrage paraîtra au Mercure de France en 1920 et sera dédié à l'académicien de Béarn Henri Bremond. Largement autobiographique, ce récit en prose sera suivi d'un *Almanach du Poète Rustique*. On sait que les almanachs sont (étaient) des livres publiés chaque année avec leur calendrier et leurs renseignements pratiques de toutes sortes. Jammes n'aura aucun mal à s'inscrire dans cette tradition populaire à laquelle il ne pouvait qu'être sensible. Il va simplement y insuffler de la fantaisie et de la poésie... du *jammisme*. Le calendrier est ainsi remplacé par un horoscope en vers qui réjouira tous les natifs du premier mois de l'année :

HOROSCOPE DU MOIS DE JANVIER

Qui naît au mois où l'on fête les Mages
Il sera sage aussi bien qu'une image.
L'étoile d'or, par un ciel sans nuages,
Le conduira dedans un ermitage
Où sera tel qu'un rat dans un fromage.

Le zodiaque n'est bien sûr pas omis : « On est sous le *Verseau* ». Les conseils destinés à l'horticulteur non plus : « Il faut planter les asperges, semer quelques fèves et oignons, fumer et amender les carrés de légumes ». Le botaniste nous parle des *camellias*, « ces fleurs pures et marmoréennes ». Le naturaliste du *vanneau* : « Il a la forme d'un pigeon qui serait une pie ». L'« ami de la nature », grand lecteur de Buffon, y suit et perd la trace de « l'oreillard », ce vieux routier qu'il immortalisera en 1922, sous les noms de « Patte usée » ou de « Poil de chaume », dans *Le Roman du Lièvre*, un livre délicieux :

PAYSAGE

Un plan oblique et carré, uniformément blanc. Un braconnier, dont la barbe, sous des pendeloques de glace, ressemble à un ancien lustre, troue en marchant la neige. Il est précédé de son chien dont les pas laissent des empreintes en as de pique. Soudain, part d'une haie un lièvre que le chasseur manque et qu'il suit longtemps de l'œil. À chaque bond, quatre petites gerbes de neige fine s'élèvent sous les pieds de l'oreillard dont les traces ont la forme d'un as de trèfle. Ces traces, l'homme se met à les suivre patiemment, les perdant, les retrouvant. Il franchit des fossés, des barrières et des clôtures en fil de fer barbelé, durant près de trois kilomètres, dans l'espoir de relancer et à nouveau de fusiller son lièvre. Ne serait-il point gâté là-bas ? Mais qu'est-ce que cela signifie ? On dirait qu'ici, au milieu de la glèbe neigeuse, il s'est arrêté, il a dansé en rond et n'a pas continué sa course. Les empreintes cessent là. Quel est ce phénomène qui laisse rêveur l'ami de la nature ? Il se creuse la cervelle. Pour être logique, il faut croire que le lièvre s'est envolé.

À vous la parole, monsieur de Buffon !

Enfin, il y a le chroniqueur. Qui se rappelle son enfance paloise chez ses grands-parents maternels Bellot, passage Serviez, et une visite plus tardive à un ami bordelais, pourquoi pas Gabriel Frizeau, cet immense collectionneur. Le 6 janvier, c'est l'*Épiphanie* ou les *Rois*. Dans quelle famille ne sacrifie-t-on pas à la tradition du *gâteau des Rois* ? Mais au mois de janvier, le poète, ce mage porteur d'or, d'encens et de myrrhe, quoique « sage aussi bien qu'une image », devait recevoir l'annuelle feuille d'impôt, le « rôle » lui aussi traditionnel du percepteur-décimateur.



CHRONIQUE DE JANVIER

Plusieurs fois, chaque année, on servait, à Pau, chez mon grand-père, des gâteaux des Rois, gâteaux dont la face rousse était incrustée d'angélique, mais dont la base retenait, hélas ! collé par la cuisson, un papier imprimé. Et ce papier était un *rôle de percepteur*. Vous m'entendez bien : un *rôle de percepteur*.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, et jusqu'à ce que mon aïeul mourût (j'avais la trentaine), cette pâtisserie pécha par la base. Pas une couronne ne me fut alors présentée qui n'adhérât à un *rôle de percepteur*.

À Bordeaux, je crus que j'échapperais à cette obsession. J'envoyai acheter un gâteau des Rois chez un spécialiste du nom de Mignard. L'angélique décorait toujours le dessus, mais, hélas ! je reconnus, en dessous, l'irritant et tenace *rôle de percepteur*.

Je m'adressai, pour obtenir une explication, au ministère des finances, d'où il me fut répondu :

« Messieurs les percepteurs devront, pour ne pas laisser la prescription s'établir, réclamer sans cesse, par voie d'affichage, même en dessous des couronnes dites gâteaux des Rois, l'impôt sur l'or, l'encens et la myrrhe que les Mages ont offerts à Notre-Seigneur. »

Au fait, les poètes couronnés et les natifs du mois de janvier ne sont pas les seuls à se voir rappelés, douze mois sur douze, à l'angélique devoir fiscal.

PROCHAINES RENCONTRES ET EVENEMENTS

Conversation académique (14 janvier) Conversation académique à venir. 14 Janvier



Marc Bélit : Présentation du livre sur le cinquantenaire du Parvis à Tarbes, décembre 24

Marc Bélit présentera (seul) l'ouvrage collectif sur l'histoire du Parvis écrit avec l'historien Thomas Ferrer et le musicologue Emmanuel Gérard, lors d'une conversation académique le 14 janvier 2025 villa Lawrance à 15 H.

50 ans, c'est aussi un demi-siècle de culture voilà qui décline une ambition ou une espérance. L'entreprise culturelle est toujours ainsi à mi-chemin, toujours précaire, mais toujours présente, toujours à engager des paris et toujours à tenter de les gagner. Rien n'est jamais assuré lorsqu'on se soucie de l'essentiel : donner un sens à nos vies par le truchement de l'art auquel nos entreprises tentent de donner l'audience populaire la plus large possible.

Ce livre raconte donc les positions, convergences et contradictions qui apparaissent ou devraient apparaître à tout un chacun, soit l'entreprise

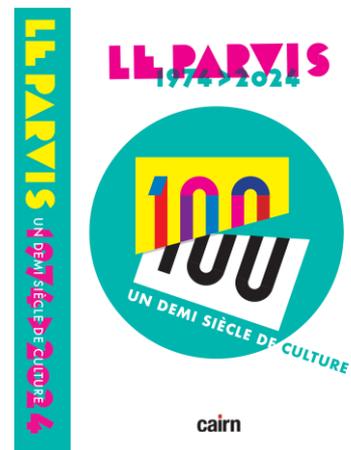
Parvis sur un demi-siècle à cheval sur deux : le XX^e où s'est engagée son action pendant 25 ans avec son côté expérimental et le XXI^e où s'est affermie son audience durant la même période. Intéressant exemple pour mesurer ce qui est demeuré et ce qui a changé dans l'art et la manière d'administrer la preuve de l'utilité de la culture en ses lieux et places sur le territoire, dans le cadre d'une politique nationale de la culture qui fait l'originalité française.

La première partie retrace année par année cette aventure par son côté artistique et spectaculaire, les lecteurs y reconnaîtront des noms et des visages qui ont jalonné ces époques. Elles sont écrites par l'équipe du Parvis sous la forme d'un blog rédigé par Emmanuel Gérard.

La seconde confiée à un historien, Thomas Ferrer mélange à dessin analyses et témoignages. C'est là son originalité principale qui est de faire entrer dans le récit du Parvis les voix multiples de ceux, acteurs, spectateurs, professionnels qui ont fait de cette entreprise culturelle un aventure collective remarquable.

Reste la question de l'avenir posée dans le titre.

Le fondateur du Parvis, Marc Bélit, faisant un pas de côté, adresse une « lettre à un jeune d'aujourd'hui » qui d'aventure aurait le désir et le goût de se lancer à son tour dans l'aventure. À partir de cette expérience et d'un regard rétrospectif sur la culture en France depuis l'époque de la création du Parvis, l'auteur délivre un constat lucide et un encouragement ferme pour les suivants à entrer à leur tour dans « la carrière »... quand les aînés n'y seront plus.



Plus qu'un témoignage d'une chose du passé, c'est bien de l'avenir qu'il est question dans cet ouvrage aux multiples entrées qui est proposé aux lecteurs en cet anniversaire des 50 ans du Parvis Scène nationale de Tarbes Pyrénées. Le livre est en vente au prix de 20€.

À l'issue de la conversation du 14 janvier (à 15 h), vous êtes tous invités (Académiciens comme conjoints) à venir partager la galette des Rois à 17h au Cercle Anglais comme chaque année.



Ça se passe ailleurs mais ça peut nous intéresser... Exposition Willy Ronis au Parvis de Pau.

Une fois n'est pas coutume mais une expo W. Ronis est une forte exception qui mérite qu'on en retienne l'information.



Pouvoir proposer une exposition à Pau Willy Ronis, l'un des maîtres de la photographie humaniste française, grâce au fonds de la médiathèque de la photographie et du Patrimoine est une chance. Car cette figure marquante de la photographie du XXe siècle, ce photographe, né en 1910, qui de 1930 à l'an 2000 va opérer dans les rues de Paris et ailleurs, et laisser une trace unique de l'état du monde et de la vie des gens dans les rues, dans les villes et dans les quartiers de la capitale française. La plupart ont disparu ou se sont transformées et seules ses photos en conservent la mémoire. Son regard sur la vie du petit peuple, des enfants, des travailleurs dans les années d'après-guerre particulièrement, est empreint de cette chaleur humaine et de cette sensibilité, qui sont la marque unique de son approche photographique.

Ce qu'il saisit dans l'instant, cet « instant décisif » dont Cartier-Bresson faisait la marque, même de l'acte photographique, est unique : un baiser entre amoureux en haut de la colonne de la Bastille, un gamin qui porte une immense miche de pain ou, lors du retour des prisonniers au printemps 45, cette infirmière qui embrasse un soldat, le regard d'un mineur silicosé en 51, un joueur de pétanque à Marseille

ou des auto tamponneuses lors de la fête foraine, et voilà la France de l'après-guerre.

Une syndicaliste qui harangue ses compagnes lors des grèves et voilà le monde du travail, vu par un homme par ailleurs inscrit au parti communiste, qui publiait ses photos dans les magazines « Regards » ou dans « l'Humanité ». Voilà l'homme complet.

Il fut le photographe du Paris des années 50, le photographe de Belleville et de Ménilmontant, et rien qu'à regarder ses photos on entend les chansons de l'époque dont elles sont en quelque sorte le pendant. Celles de M Orlan par exemple ou Jean Renoir écrivant pour Cora Vaucaire « la complainte de la butte ».

Il a su comme personne saisir sur le vif les amoureux, ceux de la Tour Eiffel, depuis le bateau-mouche, ceux de la Bastille et d'autres encore, mais aussi photographier les nus, dont cette sublime photo de Marie-Anne sa femme, à la toilette en Provence. C'est aussi le photographe des atmosphères, de la sieste en été, des bains, des guinguettes du bord de Marne, des photographies qui sont devenues des icônes. Les visiteurs s'étonneront eux-mêmes d'en reconnaître tant sans toujours les associer au nom de Willy Ronis.

Cependant, n'allons pas croire que Willy Ronis se soit fixé seulement à Paris. Il a photographié l'Italie, l'Angleterre, New-York, Moscou, Berlin, Prague en pleine guerre froide. Le grand photographe Edouard Steichen le consacra, à côté de Brassai, Cartier-Bresson, Doisneau et Ysis, parmi les cinq photographes français majeurs au Musée d'art moderne de New York lors d'une exposition en 1951. Il recevra la médaille d'or à la International de Venise deux ans plus tard.

À partir de 1968, il enseignera la photographie à l'IDHEC : institut des hautes études cinématographiques et dès 1972 il donnera des cours de l'université d'Aix-en-Provence et aux beaux-arts d'Avignon jusqu'en 77. Sa grande notoriété, le ramènera sur le devant de la scène grâce aux « Rencontres internationales de la photographie en Arles », dont il sera récompensé bientôt par le prix en 1981.

L'accès à l'œuvre de Willy Ronis qui a donné la totalité de ses clichés à l'État Français en 1983 a été considérablement facilitée par le fait que lui-même en a documenté et raconté l'histoire, ce qui fait de ces publications une mine pour tous les amateurs et chercheurs dans ce domaine.

En effet, depuis toujours, il a eu tendance à relier l'image au texte qui l'accompagne. Il s'est toujours efforcé de contextualiser ses reportages. Il s'est toujours soucié que le titre de ses images ne trahisse pas le sens qu'il leur donnait. Il a eu à ce propos maille à partir avec les Anglo-Saxons, et notamment les grandes revues américaines comme Life qui avaient tendance à escamoter la dimension sociale de

ces clichés au profit de leur esthétique. Lui tenait à cette formule d'Édouard Steichen : « une photographie peut remplacer 10 000 mots, à condition d'être accompagnée de 10 mots ».

Raconter l'histoire de ces images, maîtriser le récit de son travail, voilà le but. La vie, la grève, le travail, le désir, voilà la matière. Les références sociales, voilà l'articulation.

Les choses de la vie étaient son objet, l'humanité de l'humain était son sujet, quant à son sens du détail, de l'anecdote et de la technique, cela il l'a appris durant sa longue vie, depuis le premier Folding Kodak 6 X 11 qu'il avait eu entre les mains jusqu'aux appareils plus perfectionnés qu'il utilisera par la suite. Une belle exposition à découvrir (entrée gratuite depuis la librairie)